# CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athenæum.

1902-1903.

Fantaffians, 6 février.
High Priests of Mithras, 9 février.
Elfes d'Obéron, 12 février.
Comus, 16 février.
Atlantéens, 17 février.
Grevaliers de Momus, 19 février.
Equipe de Protée, 23 février.
Equipe Mystique de Comus, 24 février.
Rex, 24 février.

## TEMPERATURE

Du 26 janvier 1903.

Thermomètre de E. et L. CLAUDEL, Opticiens No 121 rue Carondelet.

| | Farenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 h. du matin | 56 | 13 |
| Midi | 56 | 13 |
| 3 P. M. | 58 | 14 |
| 6 P. M. | 58 | 14 |

# CHOSES ET AUTRES

Nous ne connaissons rien d'intéressant à suivre du regard comme le mouvement qui entraîne depuis plusieurs années, spécialement depuis un an ou dix-huit mois, vers le Sud-Ouest de l'Union les populations du Nord et de l'Ouest. Loin de se ralentir avec le temps, comme il y avait lieu de le prévoir, il ne fait que s'accentuer davantage et précipiter sa marche. Il ne se passe pas de semaine, presque pas de jour, que nous n'ayons à enregistrer l'arrivée de nombreux immigrants accourus des quatre coins de l'horizon, dans l'intention de s'établir dans nos parages. La plupart d'entre eux ne sont tout d'abord que de simples visiteurs venus pour examiner le pays et en étudier les ressources; puis suffisamment édifiés, ils retournent rapidement chez eux, pour nous revenir, accompagnés de leurs familles qui viennent grossir notre population. Ce qui caractérise ces immigrations, c'est la qualité des personnes qui les composent: pas de gros spéculateurs parmi eux, pas d'aventuriers, pas de mendiants, pas d'exploiteurs.

Tous ou presque tous des fermiers qui ont quelque bien chez eux, et n'ont d'autre but, en se déplaçant, que d'améliorer leur situation et de changer de climat. Ce sont des chefs de famille, intelligents, laborieux, apportant avec eux leurs instruments de travail, qui ne peuvent que contribuer puissamment à enrichir le pays où ils s'établissent.

Depuis plusieurs semaines surtout cet heureux mouvement a attiré toutes les attentions. Nos hôtels, nos maisons de pension dans tous les quartiers de la ville regorgent de visiteurs de ce genre, que nous avons pour premier devoir de cordialement accueillir comme ils le méritent, car leur venue parmi nous est un véritable bienfait.

On ne peut se faire, ici, en ville, une idée juste des améliorations qui se sont opérées dans nos campagnes, sur les bords du fleuve, comme dans les Attakapas. Là où naguère on n'apercevait que quelques habitations isolées, se sont des villages, des petites villes qui surgissent de tous les côtés.

A la Nouvelle Orléans même, les étrangers, hommes du Nord ou Européens, affluent tellement que la place manque pour loger tout ce monde. Le même mouvement qui rend nécessaire l'érection d'un vaste auditorium, provoque la construction d'un énorme hôtel de première classe. Il est fortement question en ce moment de la création d'un grand caravansérail qui pourrait abriter des centaines et des milliers de visiteurs. Ce ne sont pas seulement les néo-orléanais qui ont conçu le projet, mais des spéculateurs de l'Est, de l'Ouest, du Nord, qui ont plus que jamais foi dans les grandeurs futures de notre cité. On parle hautement d'un projet d'hôtel qui exigerait un fonds de $2,000,000, et c'est un riche entrepreneur de New York qui est à la tête de cette affaire.

Ce n'est pas un bruit vague qui court de bouche en bouche. On cite le nom du capitaliste M. Alfred Marks, de New York, descendu à l'Hôtel St Charles, qui est le principal agent et l'âme de toute cette affaire.

—

Voilà longtemps que nous avons les oreilles rebattues des affaires du Vénézuéla qui reviennent tous les jours sur le tapis, et qui semble s'envenimer avec le temps, au lieu de se calmer, comme on avait le droit de s'y attendre. Enfin, il nous est permis d'espérer de ce côté quelque peu de repos et un retour à la paix, dont nous avons grand besoin, car le blocus et les tracas qu'il occasionne sont mortels au commerce de ces régions avec les deux mondes.

C'est, du moins, l'avis de M. Bowen, ministre des Etats-Unis près du président Castro, et à l'heure qu'il est, l'agent spécial de ce dernier. Dieu veuille qu'il ne se leurre pas et ne nous leurre pas avec lui.

M. Bowen croit fermement au règlement prochain de toutes les difficultés que s'est maladroitement attirées le gouvernement du Vénézuéla par suite des rodomontades inopportunes de son chef. De bonne volonté ou de force, M. Castro s'est vu obligé de changer de langage et de conduite. Il lui a fallu donner des gages aux alliés et il les a donnés. Toute la direction des finances de la malheureuse république du Vénézuéla est confiée à une commission américaine qui mettra quelque peu d'ordre dans ses affaires: c'est par conséquent une garantie pour la Grande-Bretagne, pour l'Allemagne, pour l'Italie, etc. Il ne reste plus aucun prétexte plausible à la prolongation indéfinie du blocus.

Il y a peut-être un peu trop d'optimisme dans cette façon de voir de M. Bowen. A quelque prix que ce soit, il faut que la paix se fasse entre le Vénézuéla et les puissances qui sont ses créancières. Plus la situation actuelle durera, moins la petite république de l'Amérique du Sud sera capable de payer ses dettes.

# La dernière fois que j'ai vu l'Empereur.

Une cérémonie récente à Paris, a évoqué certains souvenirs en M. Robert Mitchell qu'il retrace ainsi:

C'était à Sedan, la bataille n'était pas encore définitivement perdue, mais on n'avait plus l'espoir de vaincre et chacun pressentait l'imminente catastrophe.

Tous ne se résignaient pas à la défaite, et dans les régiments de la vieille armée, on rêvait d'une impossible trouée—sortir avec l'Empereur du piège allemand ou mourir.

C'eût été pour le règne impérial un glorieux épilogue, et l'on savait que Napoléon III l'eût accepté joyeusement, mais où trouver l'Empereur? Je le rencontrai par grand hasard sur la route de Mézières; il revenait du champ de bataille à la tête de son état-major.

J'étais avec un sergent fourrier des grenadiers de la garde, qui s'appelait Lepas.

—Abordez-le, me dit mon compagnon, vous qui le connaissez, et dites-lui que nous sommes quelques-uns qui voulons nous faire casser la g.... en sa compagnie.

Et comme j'hésitais, Lepas me poussa par les épaules:

—Va donc! Si je savais parler, je ne chargerais personne de la commission.

Je m'avançai; l'Empereur s'arrêta. Je portai la main à mon bonnet de zouaves:

—Sire....

A ce moment, un obus tomba entre l'Empereur et moi, éventrant le cheval d'un charretier et démontant un des soldats de l'escorte.

Napoléon III parut n'éprouver aucune émotion, pas un muscle de son visage ne tressaillit; son cheval fit un écart, se cabra et le souverain eut quelque peine à le maintenir.

Le cri de "Vive l'Empereur!" s'échappa de toutes les poitrines; mais un second obus suivit de près le premier; la place n'était plus tenable et l'Empereur s'éloigna sans qu'il m'eût été permis de lui adresser la parole.

Aussi bien, il était trop tard; les hauteurs qui entourent Sedan se couronnaient de batteries allemandes, on ne résistait plus.

Et nous eûmes à ce moment l'affreuse et tragique vision de la déroute.

Nos soldats fuyaient éperdument, jetant leurs armes dans les fossés, se hâtant vers la ville, cherchant un abri contre les projectiles ennemis.

On s'écrasait sur les murs, à l'entrée des portes; les plus éloignés poussaient des cris désespérés, jouaient des poings, des pieds, des dents pour qu'on leur livrât passage.

J'ai vu un dragon faire le moulinet avec son sabre et se frayer dans la masse humaine un sentier sanglant.

En un instant la place Turenne fut envahie, et toutes les rues adjacentes y versaient sans arrêt de nouveaux affluents.

On étouffait.

Tout à coup, on entend un sifflement sinistre, puis une détonation bientôt suivie d'effroyables hurlements poussés par des milliers de poitrines.

Un obus était tombé, creusant dans la foule un grand trou noir qui s'était aussitôt refermé; puis un second, un troisième....

Les Allemands bombardaient la ville. On ne pouvait fuir, on ne pouvait rester; il fallait attendre, immobile et désespéré, la mort qui précipitait ses coups.

Et de minute en minute, avec une précision mathématique, un obus éclatait dans cette mer humaine, brisant, broyant des malheureuses créatures forcément passives, nous éclaboussant de débris de cervelles et de sang....

Brusquement le feu cessa. Sur la citadelle flottait le drapeau blanc.

Et je vis alors les soldats qui avaient fui le champ de bataille en criant: "Nous sommes trahis!" montrer le poing à l'étendard de la défaite, et crier encore: "Nous sommes vendus!"

Ils ne voulaient plus se battre, mais ils ne pouvaient admettre que l'on se rendit, et ces hommes, que la capitulation sauvait d'une mort certaine, d'une mort obscure et sans gloire, s'indignaient, se révoltaient, parlaient d'escalader la citadelle et d'en arracher la "loque infâme".

Cette nuit-là, on ne dormit guère. A l'aube, l'Empereur se rendit au camp allemand; je le vis passer en calèche découverte, horriblement pâle et défait, froissant nerveusement entre ses doigts un papier blanc. On a dit que ce papier était une cigarette; il se peut et je n'entends ni le nier ni l'affirmer; rouler une cigarette est un geste machinal et presque toujours inconscient; ce dont je suis certain, c'est que l'Empereur ne fumait pas.

Sur son passage, on se découvrait respectueusement, mais on ne criait plus: "Vive l'Empereur!" On comprenait que l'Empire s'était effondré avec la fortune de la France et que le drapeau blanc qui flottait encore sur la citadelle annonçait à la fois la capitulation et l'abdication.

Je n'ai jamais revu Napoléon III.

ROBERT MITCHELL.

## L'horloge de Strasbourg.

On sait que la fameuse horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg a refusé, jusqu'à ce jour, d'enregistrer la nouvelle heure officielle allemande, dite "de l'Europe centrale". Elle sonne midi, quand les horloges publiques marquent 12 h. 30.

Dans la dernière nuit de saint Sylvestre, de nombreux curieux s'était rendus à la cathédrale pour assister aux mouvements de changement d'année enregistrés par le merveilleux mécanisme. Ce fut une surprise générale. L'horloge marquait l'heure officielle et les visiteurs arrivaient en retard.

On pense que de fanatiques germanophiles ont pu s'introduire dans la cathédrale et bouger les aiguilles de place à l'insu du gardien.

En ce moment, le dommage est réparé et la fameuse horloge continue à marquer, comme par le passé, l'heure ancienne, l'heure française.

# LA TRAVERSEE DU SAHARA EN BALLON.

Le capitaine du génie Deburaux et M. de Castillon de Saint Victor se sont embarqués, récemment, à Marseille pour la Tunisie, où ils vont lancer, dans l'oasis de Gabès, deux ballons non montés, le "Leo Dex", ballon de 100 mètres cubes, et l'"Eclaireur", ballon de 60 mètres cubes, afin de se rendre compte si les vents alizés qui, pendant l'hiver, soufflent sur le Sahara du nord-est au sud-ouest sont capables de les emporter jusqu'à la région qui se trouve entre Tombouctou et la mer.

Si cette expérience réussit, la possibilité de la traversée aérienne du Sahara sera démontrée. Si, au contraire, on n'a pas de nouvelles des deux ballons, le capitaine Deburaux et M. de Castillon renonceront à leur projet de s'aventurer en ballon au-dessus du désert africain.

Les ballons "Leo Dex et l'Eclaireur" seront hermétiquement clos. Il seront munis d'un guide-rope en acier qui les reliera constamment à la terre. L'extrémité du guide rope est épaisse seulement de 3 millimètres. Cette épaisseur lui donne une résistance suffisante et elle ne risque pas d'embarrasser le ballon dans les aspérités et les accidents des régions rocheuses.

Un délesteur automatique fonctionnera chaque fois que le ballon sera en contact avec le sol. Les nacelles attachés aux aérostats—nacelles qui étaient exposées dans la section d'aéronautique au Salon de l'automobile—contiendront des appareils enregistreurs qui fourniront, si les ballons sont retrouvés, des renseignements sur l'état hygrométrique, la température et la courbe d'altitude.

Le colonel Marchand, actuellement à Tunis, a écrit au capitaine Deburaux qu'il irait le rejoindre, à Gabès, afin d'assister au départ des ballons.

## CHEVEUX DE POETE.

Il paraît que l'on a retrouvé des cheveux de Lamartine. Mais ce qu'on ignore, c'est que "tous" ses admirateurs peuvent s'en procurer.

Tous, dites-vous? Mais alors y en a-t-il une toison? Ce rasoir vous paraît avoir été repassé par Jasmin, le perruquier-poète d'Agen.

Vous plaisantez, car voici qui vous fixera les idées.

Tâtez d'abord votre bourse et voyez combien vous voulez de cheveux, pris à quelle place, à quel âge, sur le crâne du chantre d'"Elvire".

Pour cent sous, vous n'aurez guère que des follets pris au-dessus des cases cérébrales, moins bien ornées, du poète, celle de l'économie, par exemple.

Pour le double, vous aurez de quoi confectionner un panache au drapeau de 1848. Montez encore, vous en aurez un matelas, sans préjudice d'un médaillon qui contienne votre acquisition.

Le moment est venu de vous dire qu'à l'heure actuelle, plus de cent souscripteurs se sont inscrits chez l'heureux détenteur de la relique, que celle-ci n'est que du poids de cent soixante grammes, et que si les adeptes de cette "pilolâtrie" réunissaient un jour leurs reliques, le poids total en serait de près d'un kilog. Et... la liste n'est pas close, qu'on se le dise.

Pauvres grands hommes, faut-il qu'on vous tonde encore après votre mort!

## Les souverains et le télégraphe.

Nous trouvons, dans une revue étrangère, quelques renseignements assez curieux relatifs aux dépenses annuelles faites par les différents souverains d'Europe pour leur correspondance télégraphique.

Celui qui dépense le plus pour ce genre de correspondance est assurément le Czar, qui, chaque année, doit solder une facture de cent mille francs environ à l'administration des finances. Tous ses messages, officiels ou privés, sont écrits suivant un code secret à combinaisons multiples.

L'empereur Guillaume dépense 75,000 fr. par an pour son courrier télégraphique. Il combine lui-même son chiffre, selon qu'il écrit au chancelier de l'Empire, aux ministres ou à ses aides de camp.

Le roi d'Italie, l'empereur François Joseph et le roi de Grèce ne semblent pas apprécier beaucoup ce mode de correspondance.

Par contre, le roi Edouard VII et la reine Alexandra en font un usage constant. Les dépêches privées du Roi sont signées "Albert-Edouard" ou, plus simplement, "Bertie. La Reine, qui signe toujours "Alexandra", écrit indistinctement en anglais ou en allemand. L'an dernier, la dépense occasionnée par l'expédition des messages du Roi et de la Reine s'est élevée à 57,300 fr.

### L'Exposition de Reims.

La municipalité de Reims vient de faire remise des terrains sur lesquels doit être tenue l'Exposition Industrielle qui couvrira une superficie de 90,000 mètres carrés.

Les travaux sont poussés très activement et l'ouverture officielle est fixée au 15 mai prochain.

# THEATRES.

### THEATRE DE L'OPERA.

Une foule énorme assistait dimanche dernier à la matinée dont "Cendrillon" a fait les frais avec la même distribution qu'aux représentations précédentes, à l'exception pourtant du rôle de Mme de la Haltière qui a été interprété par Mme Mico au lieu de l'être par Mlle de Rambly.

Depuis bien des années foule pareille à celle de la matinée de dimanche ne s'était vue à notre théâtre de l'Opéra. On a dû refuser l'entrée à des centaines de personnes.

Le soir, la représentation de "Lucie" a été très réussie. M. Jérôme chante le rôle d'Edgard avec un réalisme et un sentiment qui touchent profondément. La scène de la folie a été pour Mlle Courtenay l'occasion d'une ovation très méritée, et MM. Méry, Paz et Dons ont eu une large part des applaudissements prolongés de l'auditoire.

La première de "Messaline" a été renvoyée à jeudi soir, et c'est "Faust" qui est donné ce soir avec Mlle Quinchan comme Marguerite et M. Demauroy comme le docteur Faust.

BUSHROD ROGERS.

### M. DUC.

Nous avons reçu hier la fort agréable visite de M. Duc, qui joint à son talent hors de pair les qualités d'un homme des plus aimables.

M. Duc est remis des fatigues du voyage et se prépare à sa rentrée sur notre scène de la rue Bourbon.

C'est dans la "Juive," le mercredi 4 février, que le célèbre ténor fera sa réapparition devant notre public. Ce jour-là, un nouveau laurier viendra s'ajouter à la couronne déjà opulemment garnie de M. Duc.

### GRAND OPERA HOUSE.

Bien singulier le titre du drame que vient de donner la troupe du Grand Opera House soutenant M. Creston Clarke. On sait de quels mouvements dramatiques il est capable. Il avait été quelque peu indisposé la semaine dernière. Il a recouvré toute sa voix et, libre de toute entrave, il a pu prendre cette fois une éclatante revanche.

"The Wolf" ou plutôt "The Wolves", c'est une bande de gentilshommes ruinés par leurs excès autant que par les événements et qui, incapables de refaire leur fortune par le travail et leur intelligence, vivent en grande partie sur le bien d'autrui.

Dans cette lutte qui a lieu dans un vieux château, au milieu des bois, aux dépens des paysans la troupe trouve l'occasion de se signaler; elle y a réussi et remporte une de ses plus belles victoires de la saison. Le personnel qui figure dans cette pièce est considérable.

Nous citerons en première ligne M. C. Clarke, puis MM. Preston Coffin, Wilson Deal, F. Sheridan, Lewellyn C. H. Prescott, Misses Eunice Maxwell, Esther Lyon, Sue Van Dusen.

C'est une grande et belle semaine qui commence pour le Grand Opera House.

### THEATRE CRESCENT.

La réapparition sur la scène de M. Lewis Morrison dans le rôle qui a fait sa gloire dans le passé — le rôle de Mephisto — a été un véritable événement.

Malgré le talent déployé par ceux qui lui donne la réplique, il remplit la scène à lui tout seul.

Jamais, même au milieu des triomphes de sa jeunesse il n'a montré tant de verve. Jamais sourire n'a été plus infernal et sou sarcasme plus sanglant. Et quelle correction dans son jeu comme dans son dialogue. Il est vraiment regrettable qu'un pareil artiste soit à la veille de quitter la scène.

Nous ne croyons pas que de longtemps on puisse le remplacer. Il s'est conquis dans ce rôle de Mephisto la même place que Jefferson.

Quant à Miss Frances Whitehouse elle a été splendide dans celle de Marguerite, autant par son jeu que par sa beauté.

Le rôle de Faust a été très habilement rendu par M. de Cordova, comme celui de Valentin par MM. Wm Ewins. Faust fera la fortune du Crescent, cette semaine.

### THEATRE TULANE.

Hier soir, M. John Drew a fait sa première apparition dans la charmante pièce intitulée: "The Mummy and the Humming Bird", qui lui a déjà valu tant de braves à New York et à Boston.

Comment un artiste de cette force, de cette renommée ne s'est-il jamais fait entendre à la Nouvelle-Orléans? C'est ce qu'il est difficile de s'expliquer. Aussi tous les amateurs se hâtent-ils de profiter de cette bonne fortune.

M. Drew nous arrive couvert de lauriers conquis vaillamment sur toutes les scènes où il vient de se faire entendre.

Il ne doit donner en tout que six représentations y compris une matinée extra, mercredi, grâce à l'assistance du directeur M. Rowles, à qui nous devons surtout cette faveur.

Toutes les places sont prises d'avance pour les représentations régulières du soir et pour les matinées de mercredi et samedi.

### THEATRE AUDUBON.

La troupe Baldwin Melville vient de remporter de nouveau un éclatant succès au théâtre Audubon, dans le drame intitulé "The Devil mine", chose qui semblait bien difficile après le triomphe de "Nobody's Claim" la pièce la plus mouvementée que l'on pût imaginer. Aussi la salle était-elle pleine, et le public n'a pas cessé d'applaudir avec enthousiasme les acteurs, tout le temps qu'a duré la pièce. Empor

# Feuilleton

—DE:—

## L'Abeille de la N. O.

No. 93 Commencé le 15 octobre 1902

# DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

QUATRIÈME PARTIE

Cœurs Fidèles.

IX

BESOGNE INFAME.

*Suite.*

—Oh! pas chez lui, naturellement.... Il n'a pas jugé utile de me donner son adresse.... et je n'ai pas eu l'indiscrétion de la lui demander. Quoiqu'on ne soit pas du grand monde, on a des usages.

—Alors?

—Alors il m'a fixé un rendez-vous.

—Quel jour?

—A la fin de cette semaine.

—Où?

Tournial se gratta le front indécis.

Certes il pouvait dire un mensonge, donner une fausse indication.... Les deux amis, c'était évident, allaient le laisser en liberté. Il jouerait de la fille de l'air. Malgré les menaces de Pierre, le bandit savait bien qu'il n'avait presque rien à craindre et qu'on n'irait pas le dénicher dans les parages de la rue Ordener.

Mais voilà.... c'en serait fini des belles pièces de vingt francs qui pouvaient encore passer entre ses doigts.

Tandis qu'en s'y prenant adroitement, il lui était possible de tirer parti de la situation.

Si on le laissait agir à sa guise, c'est-à-dire avec duplicité, il avait encore cinquante francs à recevoir de l'inconnu pour le compte duquel il avait opéré avec tant de déveine.

En outre, l'artiste venait de laisser entendre très clairement qu'il était disposé à payer les renseignements que lui fournirait le misérable.

C'était tentant.

Oui, il était décidé à parler.

—Eh bien, ce rendez-vous, c'est au diable au vert.... seulement attendez... pour vous dire vrai, faut encore convenir d'une affaire ensemble.

"Je veux bien vendre la mèche, mais pas être le dindon de la farce.

"Aussi vous allez me promettre quelque chose.

—Coquin! murmura Simony.

Et Pierre, agacé:

—Oui ou non, voulez vous parler?

Il plongeait la main dans la poche où il avait glissé son revolver. Mais Tournial n'en parut pas intimidé et n'eut même l'air de remarquer ce geste.

Il reprit:

—L'autre, votre ennemi, pourrait fort bien me faire jeter en prison. J'entends donc que si vous avez des histoires à débrouiller avec lui, vous me laissiez d'abord prendre soin des miennes.

"Je me rendrai au rendez-vous que m'a fixé mon inconnu.

"Je lui dirai que je me suis acquitté de ma besogne et après je me défilerai.

"Vous pourrez vous tenir à l'abri dans le voisinage. Et alors si le cœur vous en dit, vous l'y présenterez vos respects.

"Ce sera votre affaire.

"Je n'entends pas le moins du monde y être mêlé en quoi que ce soit.

Car sûrement.... et vous le comprenez.... ça serait moi qui paierais les pots cassés.

—Soit, dit Pierre qui tenait à en finir.

—Alors, c'est convenu ainsi?

—C'est convenu.

—Le rendez-vous est fixé dans la rue des Epinettes, là-bas, tout près des fortifications.... à un estaminet qui a pour enseigne: — A la Grosse-Tête.

Pierre notait cette adresse sur un carnet.

Il demanda à nouveau:

—Quel jour?

—Vendredi soir.

—L'heure?

—Sept heures.

—Eh bien! si vous n'avez pas menti.... Si tout cela n'est pas une comédie.... Vendredi soir, je vous le promets.... en sortant de votre rendez-vous avec cet homme, vous aurez une récompense.

"Mais si vous vous êtes joué de moi, prenez garde.

—Je jure que je n'ai dit que la vérité et pas autre chose!

D'un air digne, le scélérat levait la main.

Pierre l'arrêta:

—C'est bon.... On ne vous en demande pas davantage.

Il s'écartait, montrait la porte:

—Allez.... vous êtes libre.

Mais Tournial ne profitait pas tout de suite de cette permission, qui pourtant devait lui être fort agréable.

Il dit encore:

—Alors, vous serez là vendredi soir?

—Oui.

—Cachés non loin du cabaret?

—Parfaitement, mais pourquoi ces questions?

—Et vous n'interviendrez pas avant que j'aie réglé mon compte avec l'inconnu!

Puisque c'est entendu.... Allez.

Cette fois le bandit se dirigea vers la porte.

Et quand il fut parti, Pierre, se tournant vers Simony, murmura:

—L'homme.... le misérable qui a armé le bras de ce malfaiteur.... nous le démasquerons.

—Oui.... dit le compositeur.

Il n'ajouta pas un mot.

Mais sa conviction, à lui aussi, était faite.

Un seul homme paraissait capable d'une pareille infamie.

X

La comtesse d'Esclabert, Philippe Bessières et Geneviève sont à Paris depuis quelques jours déjà.

La veuve du comte Roger est descendue au Grand-Hôtel et comme elle a voulu que sa demoiselle de compagnie fût près d'elle, celle-ci occupe une chambre communiquant avec l'appartement de sa bienfaitrice.

Quant à Philippe, il est allé demander l'hospitalité à un sien cousin installé marchand de meubles dans la rue du Faubourg Saint-Antoine.

L'après-midi il se rend auprès de sa fiancée et de la comtesse Irène.

Dès le premier jour celle-ci a conduit Geneviève et Philippe dans les grands magasins de la capitale.

Et elle leur a donné pleine et entière liberté — liberté dont ils n'abusent pas, à coup sûr — pour acheter tout ce qui sera nécessaire dans le futur ménage: meubles, lingerie, vêtements.

Elle entend régler toutes les dépenses et se fâche lorsque, timidement, les jeunes gens protestent contre cette générosité qu'ils qualifient d'excessive et qu'elle prétend être toute naturelle.

N'est-ce pas sa façon de récompenser les bons services du régisseur et de la jeune fille?

Mais il y a également quelqu'un que la grande dame n'oublie pas.

....Le petit Fernand demeuré aux Aulnes près de tante Noémie.

Les rayons de jouets sont mis au pillage par la comtesse et elle se réjouit en pensant au prochain bonheur de Fernand qu'elle aime comme si le pauvre petit ne fût pas pour elle un étranger.

Le régisseur rayonne.... Son bonheur est absolu. Le plus cher de ses vœux va être réalisé.... Il va posséder la femme qu'il aime, celle à laquelle depuis longtemps déjà il a donné tout son cœur.

Et malgré que Geneviève fût triste, d'une tristesse qu'elle ne parvient pas à chasser, il espère en l'avenir.

Il est persuadé qu'à force de prévenances, de sollicitude et de tendresse il arrivera à triompher du mal dont semble souffrir la chère jeune fille.

....A la conquérir toute.

Il n'a aucun mot amer, aucun reproche. Il comprend la souffrance de Geneviève et ne s'en fâche pas.

Au contraire, son amour s'augmente de jour en jour.

La comtesse Irène, elle aussi n'affiche guère qu'une joie mensongère.

Personne ne soupçonne ce qui se passe dans son âme.

Mais, dès qu'elle est seule, son visage change, une angoisse se lit au fond de ses yeux et de tressaillements la secouent.

Elle est venue à Paris pour tâcher de découvrir celui dont le souvenir, vivant, est resté au fond d'elle-même, celui auquel autrefois elle a fait le don de son cœur.

Pourtant, il lui semble que c'est mal ce qu'elle rêve là.

A plusieurs reprises elle a demandé le Tout-Paris à l'hôtel et au moment de l'ouvrir, pris soudain d'un trouble étrange elle a écarté le livre, l'a fait rempor